

**SILVIA
AVALLONE**

Marina
Bellezza



**« Une puissance
romanesque innée »**

Daniel Pennac



L'avenir est à réinventer dans cette vallée coincée entre des montagnes de granit. Une départementale bordée par les carcasses des filatures abandonnées mène à des villages silencieux, un no man's land aux confins de l'Italie. Pour Marina, vingt-deux ans, un corps et une voix de déesse, le futur se joue résolument ailleurs. Sur les plateaux de télé qui métamorphosent les starlettes de province en divas. Pour Andrea, fils d'une famille de notables, l'Eldorado est à portée de main, dans la ferme d'alpage de son grand-père. Mais les rêves de ces deux héros contemporains se cognent à l'amour impossible qui les unit depuis l'adolescence.

Incrediblement douée pour cerner les failles de notre époque et les doutes de sa génération, Silvia Avallone compose un deuxième roman fougueux autour des thèmes de l'enracinement et de l'abandon.

SILVIA AVALLONE est née en 1984 à Biella, où elle a grandi, et vit à Bologne. *D'acier* (2011), son premier roman, la propulse très jeune au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. En France, le livre remporte le Prix des lecteurs de *L'Express* et connaît un succès immédiat. Ses trois autres romans confirment son talent.

«La force d'Avallone est de proposer, au moyen d'une écriture ciselée et néanmoins très visuelle, une vision des choses aussi poétique que politique.» *Lire*

«L'histoire d'une Italie au bord du gouffre.» *Le Canard enchaîné*

«Un livre drôle, plein de vie et de rage qui décrit avec tendresse et férocité les doutes et les rêves de sa génération.» *France Inter*

Silvia Avallone

Marina Bellezza

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun*

LIANA LEVI  *piccolo*

à Sara, ma mère

Les citations des œuvres de Russell Banks, Antonio Gramsci, Cormac McCarthy et Elsa Morante figurant dans le roman ont été traduites par Françoise Brun d'après les textes originaux. Celles de Franz Kafka, Mario Luzi, Ossip Mandelstam et Giuseppe Ungaretti sont données dans la traduction des éditions françaises de référence.

PREMIÈRE PARTIE

Far West

Une clarté diffuse brillait quelque part au milieu des bois, à une dizaine de kilomètres de la départementale 100 encastrée entre deux colossales montagnes noires. Seul signe qu'une forme de vie habitait encore cette vallée, à la frontière nue et oubliée de la province.

Elle apparaissait soudain derrière le pare-brise, comme un appât qui luit par intermittence dans les abysses. Au virage suivant, ils la perdaient de vue.

Ils ralentirent à un croisement au milieu de rien, devant les ruines d'un restaurant. Deux fenêtres barricadées et un panneau sur lequel s'effaçaient l'inscription *Menu à prix fixe*, et d'autres mots encore illisibles. L'un d'eux se rappela y avoir fêté sa première communion. Vingt ans après, il n'en restait plus que le toit et les poutrelles. Vingt ans, et tout était fini.

De nouveau, ils accélérèrent. Il n'y avait plus d'éclairage sur cette portion de la route, plus de grillage pour les protéger des rochers en surplomb, menaçants. Les phares surprénaient des escarpements infestés de ronces, parfois une construction à demi écroulée. Même les panneaux routiers disparaissaient, là-haut, dans la nuit vide.

Ils étaient les seuls à rouler sur cette départementale, entre cul-de-sac et abandon. À grimper le long de

ces pentes à bord d'une vieille Volvo break, enfilez les uns après les autres ces tournants qu'ils connaissaient par cœur depuis toujours. Les grands arbres, à mesure que la route montait, prenaient des allures de spectres. Les parois de la vallée se refermaient en précipice au-dessus du torrent, et par les vitres baissées n'entrait que le roulement usant et monotone de l'eau.

La lumière reparut, faible, en partie cachée par la crête d'une montagne. De nouveau ils la regardèrent, sans parler.

Ils atteignirent Andorno. Des feux orange clignaient à intervalles réguliers mais la Volvo filait à quatre-vingt-dix sans respecter les stops ni les priorités.

Après le cimetière, et ce qu'il restait du petit terrain de foot où ils avaient grandi, la silhouette délabrée du Bar Sirena les attendait, enseigne éteinte. Ils s'arrêtèrent. Descendirent de voiture. L'un était grand, l'autre râblé, et le troisième avait les yeux plus noirs que le pétrole. Ils s'approchèrent de la porte : à l'intérieur, pas un bruit. Ils secouèrent quand même la poignée.

« Fermé. »

Sebastiano, le grand, restait planté devant l'entrée. Il continua de fixer la porte d'un œil mauvais, y lança un coup de pied, puis un autre. Dehors les tables étaient empilées et attachées par des cordes, comme si quelqu'un pouvait avoir l'idée de les voler. Par terre, des paquets de cigarettes vides roulés en boule.

Luca, celui qui était râblé, fit le tour du bâtiment pour vérifier.

« Rien, c'est vraiment fermé.

– On s'en va », dit Andrea.

Lui, il était calme. Ses yeux durs plongés dans l'obscurité.

« Où ça ? »

La question fut aussitôt avalée par la nuit.

Sebastiano était nerveux et regardait Andrea d'un air de défi, attendant sa réponse.

Luca sortit son portable et commença à faire défiler son répertoire.

« J'en sais rien », dit Andrea.

Il arrangea son col de chemise, alluma une Lucky. La ville, ce n'était pas son truc, les discothèques du coin l'avaient toujours mis mal à l'aise. Il préférait ces montagnes désertées depuis des décennies, là au moins il n'était pas un étranger.

Il se retourna pour regarder là-haut, entre la Valle Cervo et la Valle Mosso, cette lumière qui était toujours là, voilée par l'humidité de la nuit. Il l'indiqua aux deux autres d'un signe de tête. Ils levèrent les yeux, hésitants, puis remontèrent en voiture.

Sebastiano démarra, ils retraversèrent Andorno mais prirent une autre route, la départementale 105 par San Giuseppe di Casto. La lueur maintenant était plus visible. Et semblait plus proche. Sans se concerter, ils décidèrent de la suivre. Ce n'était peut-être qu'un incendie, mais ils décidèrent de la suivre.

À San Giuseppe, il y avait un marchand de journaux, une épicerie, une église. Bientôt tout disparut dans le rétroviseur. Ils étaient tous comme ça par ici, les villages : abandonnés, volets fermés, enseignes éteintes. Eux, pourtant, ils n'avaient pas eu envie de partir, au contraire : leurs sentiments, leur sens de l'orientation, tout leur était dicté par ces routes, par ces montagnes.

Certains soirs comme celui-là, ils se parlaient à peine. Andrea, la tempe contre la portière, regardait dehors. Sebastiano conduisait et savourait sa liberté

reconquise, après neuf mois d'assignation à domicile. Il se demanda un instant ce que son fils penserait de lui, plus tard, quand il serait grand.

Lieu-dit Golzio. L'autoradio ne marchait pas, et ils continuaient à ne rien dire. À force de fréquenter les rochers et les bois, ils avaient pris la manie du silence. Luca faisait défiler son répertoire à la recherche d'une fille à appeler – une copine, n'importe laquelle – sans arriver à se décider.

«J'aimerais bien savoir où on va», dit-il.

Personne ne répondit. Les bois formaient des masses obscures où les branches s'entremêlaient. Sebastiano continuait de se demander si Mathias lui donnerait raison, à lui, ou à sa conne de mère. Andrea pensait à son père, se persuadant qu'il était suffisamment adulte pour l'affronter directement. Tous trois fixaient les pentes ensevelies dans la nuit, cette terre qui n'appartenait à personne. Des petits villages agrippés aux rochers. Cent, deux cents habitants.

Ils continuaient à suivre cette lueur là-haut, qui n'était la promesse de rien, et si faible à présent qu'on aurait dit la flamme d'une chandelle.

Et ils continuaient à ruminer, grim pant le long de cette route déserte pour se laisser happer par des gouffres de sapins et de broussailles, se demandant comment faire pour trouver un billard, un bar ouvert, pour que quelque chose, enfin, arrive dans ce silence.

Puis, en une fraction de seconde, alors que Sebastiano se tournait vers l'arrière pour demander à Andrea de lui allumer une cigarette et que Luca se penchait pour ramasser le briquet qu'Andrea avait laissé tomber, dans cette fraction de seconde exactement, ce quelque chose arriva.

Cela jaillit d'un buisson à une vitesse folle et se matérialisa au milieu de la route.

Et c'était vivant. Énorme. Ça ne bougeait pas. Ça restait là, comme pétrifié par une force obscure.

Deux cercles jaunes s'allumèrent dans la nuit, réfractant la lumière des phares, sauf qu'ils n'eurent pas le temps de les voir. Et avant qu'ils puissent comprendre, avant que Sebastiano se retourne enfin et d'instinct écrase son pied sur le frein, la Volvo le prit de plein fouet.

Ce fut terrible. Le choc féroce d'un corps fait de tôles contre un autre plus dur encore. Les phares s'éteignirent en même temps que le moteur. Luca se retrouva le nez sur le pare-brise, le cœur battant la chamade, Andrea bascula entre les sièges avant. Le silence était total, comme le noir d'encre où ils étaient plongés. Sebastiano avait toujours les mains serrées sur le volant.

Il y eut un instant de panique, ils respiraient tous les trois par à-coups, sans rien pouvoir faire d'autre, les yeux écarquillés. Puis ils comprirent que la Volvo était morte, au beau milieu de la route.

« Putain de merde ! » cria Sebastiano. Et il chercha les autres du regard.

Ils avaient les joues brûlantes, leur cœur cognait si fort que chacun croyait entendre celui de l'autre. Ils étaient vivants.

« C'était quoi ? demanda Luca.

– Quoi que ce soit, dit Andrea, c'est toujours là, dehors. »

Cette simple constatation suffit à les clouer sur leurs sièges.

« Et si on avait tué quelqu'un ?

– *Quelqu'un ?* »

Ils restèrent muets, paralysés à l'idée des conséquences.

Puis Sebastiano se secoua, tapa du poing sur le volant.

« Putain mais qu'est-ce que vous racontez ? Je veux pas retourner en taule. » Il voulut redémarrer. « Ça part pas. »

Il se courba sur le volant pour regarder devant, à travers la vitre salie de traces de pluie et de mouches écrasés. Il vit que le capot était tout tordu. Alors, furieux, il ouvrit la portière.

Les autres descendirent aussi. La nuit s'agitait dans le vent, entre les pentes, les bois, comme une créature vivante. Le côté gauche du capot semblait recroquevillé sur lui-même, irrécupérable. Un des phares n'existait plus. Et aucune autre lumière n'arrivait dans ces montagnes que celle, infime, de la lune.

Ils allèrent voir, espérant ne rien trouver. Mais une forme était couchée sur l'asphalte, à une dizaine de mètres, sur la ligne continue séparant la chaussée, et elle bougeait.

Sebastiano s'approcha, pendant que les autres restaient à distance. Il se courba, et fit un bond en arrière.

« Merde !

– C'est quoi ? »

La route était vide, les portables ne captaient pas.

« Allume les phares, vite ! » hurla Sebastiano, bouleversé.

Andrea demeurait silencieux, glacé par cette scène nocturne qui n'avait aucun sens, et qui pourtant était réelle.

Sebastiano continuait à se pencher puis à reculer, comme s'il ne trouvait pas le courage de regarder.

Luca tourna la clé de contact, les mains moites, mais le moteur ne partait pas.

Andrea rejoignit Sebastiano près de la forme inerte et sombre qui gisait là, au milieu de la route secondaire. Il s'accroupit pour l'examiner, comprendre de quoi il s'agissait, mais à cet instant précis Luca put redémarrer, et le phare droit s'alluma d'un coup, les aveuglant.

Il y a des moments où tu ne penses rien, tu ne comprends rien et tu n'es personne.

Il y a des moments, à vingt-sept ans, où tu ne connais qu'une seule chose, la plus importante, la plus vraie de toutes. La peur.

Quand Andrea rouvrit les yeux, ce qu'il vit par terre, c'était une masse effroyable, sanglante et brune. Et quand il perdit l'équilibre, et involontairement la heurta du pied, elle poussa un cri déchirant, à la fois humain et inhumain, et se mit à trembler.

« C'est vivant... »

La fille qui roulait seule au milieu des rizières à bord d'une Peugeot 206 cabriolet, et ralentissait au carrefour de Carisio pour regarder autour d'elle, cherchait un motel où elle n'était jamais allée.

Il aurait dû se trouver là, trois cents mètres avant le péage, mais elle ne voyait qu'un bâtiment en construction et une rangée de containers rouillés.

Elle fit demi-tour dans une station-service, tenta de prendre une contre-allée. L'obscurité était assez dense pour désorienter même quelqu'un du coin, à plus forte raison elle, qui ne prenait presque jamais l'autoroute.

Puis elle vit une flèche clignoter, indiquant une direction dans la nuit, suivie du mot *Nevada* auquel manquaient

deux lettres. Plus d'erreur possible. Elle enfonça l'accélérateur, sentit les roues déraiper sur la chaussée, mais elle était trop pressée pour aller doucement.

Le Nevada, c'était de l'autre côté de l'océan, l'État des casinos et des néons qu'elle avait vus à la télévision. Ici, par contre, sur la limite administrative entre Biella et Vercelli, c'était un petit immeuble solitaire de quatre étages, dont tous les volets étaient baissés. Rien d'autre.

Elle entra dans le parking. Des nuées de mouches s'agitaient autour des lueurs pâles des réverbères. Elle se gara et éteignit la radio qui transmettait à ce moment-là *Someone Like You* d'Adele. Sa chanson préférée, celle qu'un jour, en direct, face à des millions de téléspectateurs, elle lui dédicacerait, à lui, et à lui seul.

En descendant de voiture, elle s'aperçut qu'il faisait froid. Elle ne portait quasiment rien. Elle voulut courir mais ses talons hauts s'enfonçaient dans le gravier, impossible d'aller plus vite.

Elle avait peur qu'il ne soit déjà parti. Vérifia sa montre : huit heures passées. Peur qu'il ne l'ait pas attendue, peur de n'avoir pas assez de temps pour le persuader de la suivre, l'y obliger.

Le *Gala de la Chanson* allait commencer dans moins d'une heure, à quarante kilomètres d'ici, et elle voulait à tout prix qu'il soit devant la scène, pour l'applaudir. Au moins ce soir.

Elle ouvrit énergiquement la porte et entra dans le hall. Au comptoir, le réceptionniste et deux inconnus la dévisagèrent, pétrifiés comme devant une apparition. Mais elle ne prêta attention à personne, ne demanda rien. D'instinct, elle se dirigea vers le couloir de gauche. La moquette était usée et terne, les couleurs de la tapisserie au mur éteintes.

Elle descendit quelques marches, perçut une odeur de moisi et de linge sale, évita de se demander quel genre d'homme peut se réfugier dans un motel qui loue des chambres à l'heure, planqué derrière une bretelle d'autoroute. Puis elle arriva dans une petite salle mal éclairée, et son cœur s'arrêta.

Toutes les tables étaient vides, sauf une. Il était là.

Assis avec une femme sur laquelle elle ne voulut même pas poser les yeux. Il sirotait un apéritif, souriait en parlant à voix basse. Rasé de frais, élégant dans son costume gris, ce charme qui n'appartenait qu'à lui.

Même s'il n'avait pas l'air de celui qui attend quelqu'un avec impatience, même s'il ne s'était pas encore aperçu qu'elle le fixait du haut des marches, et même s'il tenait la main de cette fille qui avait vingt ans de moins que lui, elle se sentit envahie par une joie soudaine et sans retenue.

Elle traversa la salle au pas de course, cognant son sac aux chaises et aux tables. Elle se jeta sur lui, s'agrippant presque à ses épaules.

Il y avait plus de six mois qu'elle ne l'avait pas vu.

« Papa ! »

Et Raimondo Bellezza sourit, en la serrant dans ses grands bras forts.

« Ma chérie, tu es venue ! »

Son accompagnatrice se présenta en tendant la main. Elle ne la prit pas, ne lui accorda pas un regard.

« Tu es là pour combien de temps ? demanda-t-elle tout de suite.

– Oh, vingt, vingt-cinq minutes...

– Quoi ? ! Tu ne viendras pas m'entendre chanter ?

Ça commence à neuf heures... Je t'en supplie ! »

Raimondo arrangea le nœud de sa cravate en soie. Il portait une bague en or au petit doigt de la main gauche, avec une topaze au milieu.

« Tu sais bien que je ne peux pas, on doit repartir... Mais tu vois, on t'a attendue ! »

Elle enfonça le visage dans les plis de sa veste, se réfugia contre sa poitrine. Elle s'était assise sur ses genoux comme quand elle était petite, et ne semblait pas vouloir se décoller de lui, qui lui caressait la tête et riait, gai et souriant comme un homme qui de la vie n'a connu que les meilleurs côtés.

« Tu prends quoi ? dit-il pour faire diversion. Un *pro-secco*, ça te va ? »

Sa petite amie, peut-être encore plus jeune qu'elle, avec des ongles très longs, acérés, laqués de rose fuchsia, les regardait, silencieuse, visiblement agacée.

« Un Negroni, alors ? Qu'est-ce que tu préfères ? Ne fais pas ta gamine, allons, insista son père. Du champagne ? Tu veux du champagne ?

– Mmm... maronna-t-elle.

– J'en étais sûr, fit Raimondo avec un clin d'œil à sa compagne, ma fille a toujours eu de la classe, tu vois ? Elle tient de moi... Garçon, s'il vous plaît ! Trois verres de Dom Pérignon ! cria-t-il au serveur qui venait d'entrer.

– Dom Pérignon, on a pas.

– N'importe. Pourvu que ça soit français. »

Raimondo continuait à caresser les cheveux de sa fille.

« Tu ne viens jamais à mes concerts... » protesta-t-elle en relevant la tête avec une moue enfantine. Elle essayait de le faire culpabiliser, mais n'y arrivait pas.

« Ma chérie, tu sais bien que papa est très occupé... »

Elle s'écarta, s'assit en face de lui. « Mais on est dimanche soir ! Qu'est-ce que tu as à faire ? »

Raimondo Bellezza sentait le cigare et l'eau de Cologne. Il avait les yeux bleus de Paul Newman et les mêmes traits que sa fille.

« Tu es de plus en plus belle, tu sais ?

– Je sais. Dis-moi où tu dois aller ce soir. »

La nouvelle flamme de Raimondo s'était abstraite de la conversation, absorbée par un jeu sur son téléphone qui faisait des petits bruits bizarres.

« Il faut qu'on soit à Monte-Carlo avant onze heures et il nous reste encore trois cents kilomètres. Mais la prochaine fois... »

La prochaine fois, ce serait pareil, elle le savait.

Elle regarda son père, vit sur son visage le reflet de ce monde après lequel elle courait depuis l'enfance, quand il partait pendant des jours, des semaines, et qu'elle pleurait parce qu'elle aurait voulu qu'il l'emmène avec lui. Elle vit cette existence dont elle rêvait, qui était toujours et uniquement ailleurs, et selon les moments s'appelait Campione d'Italia, Saint-Vincent ou Monte-Carlo.

Depuis que Raimondo était parti définitivement, la plantant là avec sa mère, elle n'avait plus cessé de désirer cette vie qu'elle imaginait pleine de vêtements griffés, de nuits blanches et d'hôtels de luxe. Et même s'il lui envoyait un chèque tous les mois, des fleurs pour la Saint-Valentin, ses vœux pour la fête des Femmes, et des centaines de cartes postales de tous les endroits qu'il fréquentait sur la Côte d'Azur et la Riviera, il n'avait jamais cessé de l'abandonner.

Lentement dans sa tête elle détacha les syllabes de ce nom, Mon-te-Car-lo. Un nom qui disait tout ce dont elle

avait été privée, qu'il lui avait enlevé : les anniversaires ensemble, les excursions dans les environs, les applaudissements à la fin des concerts. Alors elle recommença à le détester.

« Tu sais au moins que j'ai fait un détour exprès pour te voir ? »

Elle le fixait sans ciller.

« Je ne sais pas comment tu fais pour rester ici, *amore*. Heureusement, tu vas bientôt commencer à travailler... À propos, quand passe l'émission ? Chaque fois que je reviens dans le coin, c'est encore pire, hein, Nadia ? On dirait un no man's land, on se croirait au Far West, misère de misère ! »

Et il riait.

Son éclatant, son magnifique rire d'homme d'affaires. Son costume à fines rayures, sa chemise bleue, sa cravate en soie mauve.

« Pourquoi tu ne m'y emmènes pas, moi, à Monte-Carlo ? Pourquoi tu ne m'appelles jamais, tu ne viens jamais me chercher pour m'emmener moi, au lieu de cette énième pétasse de merde ? »

Raimondo eut à peine le temps d'écarquiller les yeux, Nadia d'ouvrir la bouche pour répondre à cette fille de son âge « Pétasse, moi ? » que le garçon arrivait avec son plateau.

Le silence était devenu de plomb, sa fille le fixait avec rancœur mais il arrivait toujours à s'en sortir, à louvoyer entre les problèmes et leur échapper.

« Tchîn-tchîn ! s'exclama-t-il en levant sa flûte en plastique. Aux futurs succès de ma fille ! Parce que tu vas y arriver, ma chérie, tu seras la star de... », il toussa parce qu'il avait oublié le nom, « de cette émission. Et là, c'est toi qui m'emmèneras ! »

Il lui fit un clin d'œil: «Montre-leur qui tu es, sois plus maligne que les autres. Montre-leur que t'as des couilles.»

Ils trinquèrent. Il la traitait comme une gamine, et elle faisait tout pour qu'il en soit ainsi. À vingt-deux ans passés, elle tentait encore de récupérer les arriérés de son enfance.

Elle se lança. Essayait de raconter l'émission à laquelle elle allait participer, gonflant le plus possible les prévisions d'audience, inventant les noms des invités, citant comme présentateurs les noms les plus célèbres pour impressionner son père, le convaincre que maintenant, elle était comme lui. Et il l'écoutait, il la caressait, jetait un œil à sa montre, ou à sa petite amie débile qui avait recommencé à jouer à Bubble Gun.

«Montre-leur que t'as des couilles, surtout! Oublie pas ça. Je n'en raterai pas un seul épisode, je te le promets... Et si tu as besoin d'un conseil, d'un avis, je suis là, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.»

Puis, de but en blanc, avant qu'elle ait fini de boire, son père et l'intruse s'étaient levés en évoquant un retard *hallucinant*. Elle l'étreignit, encore et encore, mendiant ces vingt, trente secondes de plus pour lui donner un autre baiser.

Aucune similitude entre sa mère et son père, elle le savait, comme elle savait pour quelle raison il les avait plaquées, même si elle n'avait pas envie de s'en souvenir. Elle savait que sa mère était une ratée, mais pas lui. Parce qu'il l'avait toujours abandonnée dans les moments importants, elle le détestait, le haïssait, tout en l'aimant à la folie. Même si elle ne devait jamais lui pardonner, elle était prête à tout pour obtenir dix minutes de plus avec lui, le convaincre de venir

l'écouter, l'applaudir au *Gala de la Chanson* puis dîner avec elle après le spectacle. Eux deux, seuls.

Mais déjà son père s'en allait avec cette Nadia. Et elle, à contrecœur, les suivait sur le parking. Elle les regarda monter en voiture, claquer les portières. En s'éloignant il dit quelque chose par la vitre baissée, qu'elle ne comprit pas. Elle les vit s'éloigner. À bord d'une Maserati noire magnifique dont jamais elle n'aurait pu imaginer que son père l'avait louée.

Et même si on lui avait dit : *Cette voiture, ton père la loue quand il cherche à impressionner*, elle ne l'aurait pas cru.

« Appelle-moi, hein ? cria-t-elle. Envoie-moi un texto quand tu seras arrivé ! »

Mais il était déjà loin, il ne pouvait pas l'entendre. Et cette grande fille blonde, un mètre soixante-quinze, une beauté naturelle semblable à la fureur d'un ouragan et tous les hommes à ses pieds, était là, sur ce parking de gravier et de terre battue, les yeux remplis de larmes, les bras ballants.

Elle se dirigea vers sa Peugeot 206 d'occasion. Ouvrit la portière et resta le regard perdu dans l'obscurité entre les cônes de lumière projetés par les réverbères.

Elle s'en fichait bien, maintenant, d'être en retard au *Gala de la Chanson*. De toute façon, sans elle, ils ne pourraient pas commencer. Elle fixa la barre du péage au loin. La vit se soulever, laisser passer la Maserati et s'abaisser aussitôt.

Là-bas courait la plaine, brillaient les larges rubans d'asphalte qui menaient à Milan, à Rome, à tous les endroits du monde où ça valait le coup d'aller.

Et de l'autre côté, le vide. Le no man's land. Une poignée de réverbères, une lueur ténue au nord-ouest.

Et au-dessus de la ville de Biella, elles, les montagnes.

D'ici, elle distinguait dans l'obscurité le relief des crêtes. Ici, Oropa et son sanctuaire; tout au fond, Piedicavallo, et, plus à droite, Camandona, où elle était censée aller, un petit point perdu au milieu des bois.

Une muraille de granit, sans futur, sans histoire. Du motel Nevada, on pouvait d'un seul regard tenir la chaîne alpine tout entière dans sa main. C'était la limite, la frontière.

Sauf que de l'autre côté, il n'y avait rien.

Du sang, partout. Du sang sur la chaussée, du sang sur les flancs, du sang sur le museau, et même du sang sur les bois.

Andrea se plia sur cette masse gigantesque qui se débattait, impuissante, agitant les pattes comme pour se relever et s'enfuir.

Luca le rejoignit, et plaqua aussitôt la main sur sa bouche. Non, ce n'était pas un homme, mais ça écarquillait les yeux comme si c'était humain. Et ce regard sans langage était de pure terreur.

Sebastiano était resté à genoux sur la chaussée, et commençait lentement à réaliser. Il s'envoya une grande claque.

« Non mais vous vous rendez compte ? » cria-t-il en se relevant.

Il fixa le capot enfoncé, puis de nouveau la bête qui meuglait.

« Cette caisse, c'est la seule chose que j'aie, putain de merde ! »

Et il lança un coup de pied à l'animal, qui eut un sursaut.

Le moteur de la Volvo ahanait dans un gémissement qui ne couvrait pas le râle sourd et continu de la bête.

« Éteins le moteur », dit-il à Luca.

Luca retourna à la voiture, absent. Le sang l'étourdissait : une odeur impitoyable, comme les odeurs de métal ou de feu.

Andrea était toujours penché sur ce corps en proie aux convulsions, ce corps vivant, désespéré, qui perdait son sang par la gueule. Il s'approcha de l'œil écarquillé, qui ne voulait pas mourir. Se vit reflété dans cet œil qui ne disait rien, ne pouvait rien dire, et il en fut paralysé.

« Crève donc ! » cria Sebastiano. Et il lui envoya un coup de pied dans le sternum.

Le cerf baissa le museau, eut un mouvement de retrait.

« Arrête », dit Andrea.

Sebastiano fumait de colère, et lui balançait un autre coup de pied.

« Crève donc, fils de pute ! »

Mais le cerf ne mourait pas.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda Luca.

Andrea continuait de se refléter dans l'œil brun de l'animal, convaincu à présent que l'autre aussi le regardait. Il la sentait presque, la douleur physique de cette bête. Comme si c'était la sienne.

De la masse obscure des bois n'arrivait qu'un grand silence, dense, assourdissant.

« On peut pas le laisser là, dit-il.

– Oui, mais on va pas attendre non plus qu'il crève ! » rétorqua Luca. Sa colère se transformait en peur et la peur en violence. « Une voiture va finir par arriver et on est en plein virage... »

C'était vrai, ils étaient arrêtés au milieu de la route, dans la nuit noire, avec un cerf agonisant et la Volvo bousillée. Et ça pouvait empirer.

« Faut le déplacer, dit Sebastiano.

– Et où ?

– J'en sais rien où ! s'énerva Sebastiano. On a qu'à le tirer là, sous la barrière de sécurité. »

Ils allèrent voir ce qu'il y avait au-delà : un précipice. Ils firent le tour de la voiture, insultant père et mère, eux-mêmes et le monde entier.

Andrea, lui, était resté immobile, à côté du cerf.

Il voulut poser la main sur son ventre. Un geste absurde, mais c'était plus fort que lui. À quelques centimètres il sentit sa chaleur et, avant même de le toucher, son poil rêche, la vie qui se débattait furieusement.

Et lui, qui essayait de le caresser.

Sa ramure était énorme. Un grand mâle adulte, déjà vieux. Une existence guidée par l'instinct, les dangers, les alertes.

« Moi je veux le jeter nulle part », finit par dire Andrea.

Sebastiano se tourna vers lui et le fixa, excédé : « T'es con ou quoi ? »

Andrea lui rendit son regard, la main toujours sur le flanc du cerf, comme pour le protéger.

« Quoi ? Tu veux peut-être le ramener chez toi ?

– Oui, je veux le ramener chez moi. »

Luca les regardait tous deux, l'œil exorbité. Manquait plus qu'ils s'engueulent, et c'était complet.

Mais Sebastiano, contre toute attente, changea de visage.

« Ok, Andre, t'as raison. » Et il se mit à rire. « Prends-le d'un côté, moi je le prends de l'autre. » Et

en s'approchant, il tendit le doigt vers l'animal et dit :
« Je t'avertis, mon vieux. Ceci est un enlèvement. »

Alors Luca aussi se mit à rire. Ils riaient tous les deux comme des fous, mais c'était peut-être juste l'angoisse. La peur que tout leur échappe, ce qui était d'ailleurs le cas.

Andrea, lui, restait muet.

Ils esquissèrent un geste vers l'animal, puis rassemblèrent leur courage et l'attrapèrent par les pattes pour le soulever. Mais il pesait des tonnes, résistait, se débattait. Et continuait de perdre son sang, de pousser ces cris inarticulés qui n'étaient ni un appel au secours ni une protestation.

Andrea le tenait fermement par les pattes avant, Sebastiano par les pattes arrière et Luca l'avait attrapé par ses bois, mais le cerf ne s'avouait pas vaincu et secouait la tête, terrorisé.

Ce fut peut-être à cause de ça : la peur du cerf les rendit fous.

Luca et Sebastiano commencèrent à tirer rageusement sur les pattes. Puis à lui balancer des coups de pied.

Andrea, incapable de réagir, se sentait impuissant. Ses bras et ses jambes se glaçaient. Sur le visage de ses copains il vit une expression étrange, c'était à peine s'il les reconnaissait. Eux continuaient à rire, à s'acharner sur la bête.

« Arrêtez ! » cria-t-il, exaspéré.

Pendant un instant, le silence retomba. Et ils reprirent leurs esprits.

Ils le transportèrent jusqu'à la voiture. Ouvrirent le coffre, qui était immense, et le mirent dedans. Pour cela il leur fallut pousser à trois de toutes leurs forces, et plier le cou pour faire entrer la tête. Ils essayèrent

à mains nues, avec une froideur qu'ils ne se connaissaient pas, de lui briser les articulations des pattes avant, mais n'y arrivèrent pas. Ils rabattirent le hayon, qui ne voulait pas fermer, plusieurs fois, mais il y avait toujours ce bruit sourd des bois cognant contre la tôle. Jusqu'à une dernière tentative, pleine de rage. Et le coffre se ferma.

Quand ils remontèrent dans la Volvo, ils transpiraient, respiraient fort.

« Bon, nous voilà avec un cerf dans le coffre, dit Sebastiano en démarrant. Ce qui est sûr, c'est qu'on s'en rappellera ! »

La Volvo, miraculeusement, repartit. Andrea posa l'oreille contre la banquette arrière : il entendit encore ce râle. Le langage des bêtes, il l'avait appris de son grand-père dans son enfance. Il savait que le langage, sans les mots, touche à la racine nue des choses.

« Ok, maintenant qu'on a pris Kadhafi et qu'on lui a réglé son compte, dites-moi ce qu'on fait ce soir. »

La lumière qu'ils avaient suivie au début avait complètement disparu.

« Kadhafi... répéta Luca en riant, ah oui, ça c'est excellent, Kadhafi ! »

Même la lune avait disparu.

Andrea renifla le bout de ses doigts, ils sentaient le gibier et le fer.

« Il va mettre combien de temps encore à mourir ? se demanda-t-il tout haut.

– La question c'est pas combien de temps il va mettre à mourir mais combien de temps je vais mettre pour trouver le fric et réparer ma bagnole. »

Ils dépassèrent Callabiana et la Nelva. Sebastiano accéléra, bien que la Volvo, à la torture, lourde comme

s'ils transportaient une montagne, ait du mal à tenir la route. Soudain surgit un virage en épingle que le phare n'éclairait qu'à moitié et qu'à cette vitesse il était impossible de prendre.

Sebastiano le prit pourtant, sans ralentir. Andrea crut qu'ils allaient s'écraser, et ne fit rien pour l'en empêcher. On entendit le rugissement du moteur et un autre, plus sourd, qui venait du coffre.

Ils firent une embardée à droite, puis à gauche.

Et brusquement cette clarté qu'ils avaient cessé de suivre explosa entre deux pans de roche, sur la départementale 105, à la hauteur de Camandona. Elle explosa comme un pétard ou comme un feu d'artifice, et la nuit, avec ses dangers et ses déserts, se retira d'un coup.

Des files de voitures garées dans les deux sens apparurent là-haut, dans ce coin perdu de la vallée. Des familles entières se dirigeaient en groupes vers le même endroit, attirées par cette unique lumière, si proche maintenant.

Ils mirent la tête à la portière, incrédules, cœur battant, pendant que la foule descendait la route à pied. Par-dessus la hêtraie, deux projecteurs éclairaient a giorno une clairière en pente d'où montait un vacarme de plus en plus fort, avec une musique lointaine, peut-être une mazurka.

Ils se garèrent en double file.

Se regardèrent : ils étaient sauvés.

Sebastiano et Luca, sans perdre de temps, ouvrirent les portières et s'élancèrent à l'extérieur, euphoriques. Comme si rien ne s'était passé. Ils se mêlèrent aux grands-mères tenant leurs petits-enfants par la main, suivirent un groupe de scouts.

Andrea resta en arrière, prit son temps pour descendre de voiture. Tenta de contenir son angoisse. Posa la main sur le coffre d'où n'arrivait plus aucun bruit, et s'obligea à ne pas l'ouvrir. Puis il leva les yeux droit devant lui, où une banderole de la Pro Loco¹ était accrochée, et il se rendit compte qu'il était déjà venu ici.

Enfant, avec ses parents et son frère. Et plus grand, avec des copains. Et puis la dernière fois, celle dont il ne voulait surtout pas se rappeler.

Il pensa à *elle* tout à coup, et à l'œil paralysé du cerf.

Au milieu des arbres, il descendit les marches de terre battue qui menaient à la fête de Camandona. Il alluma une cigarette, et un demi-sourire triste lui échappa quand il revit les mêmes cuisines, le même hangar-discothèque, et jusqu'à ce plancher en bois sur lequel ils avaient dansé ensemble cette fois-là, tous les deux enlacés.

Ce même endroit, où une lumière lointaine l'avait conduit ce soir.

1. Organisation caritative chrétienne. (*Les notes sont de la traductrice.*)

Ne reste pas longtemps avec une chanteuse,
de peur que tu ne sois pris par son art. [...]
Beaucoup sont séduits par la beauté de la
femme, et la passion s'y allume comme un feu.

Siracide 9, 4-9

Andrea n'avait pas un rapport facile avec son passé. La plupart du temps il préférait l'oublier. Mais voilà qu'il se retrouvait à Camandona, avec cette odeur typique des kermesses de village: viande grillée et chiottes chimiques derrière les chapiteaux.

Il resta là quelques minutes, à fumer sur les dernières marches. D'en haut, il regardait la clairière où se tenait la fête, comme alors: les banderoles, les cocardes et la musique en direct. Et aussi le marché d'artisanat et produits du terroir. Sur la droite, adossé à un petit bois de bouleaux, l'orchestre jouait un slow sous l'éternel hangar transformé en discothèque. Et autour, comme s'il n'y avait qu'un seul îlot de lumière, l'obscurité stagnait telle une mer calme et cependant hostile.

Le chapiteau blanc, celui qui abritait le bar, le restaurant et les longues tables où s'asseyaient les familles

avec leurs plateaux, se poussant pour se faire une place, était plus minable que dans son souvenir. Même la scène, là-bas, celle des grandes occasions, lui semblait en carton-pâte. Comme si le temps avait tout rapetissé, mis à nu ce qui lui paraissait, enfant, si imposant.

Il éteignit son mégot. Descendit les dernières marches, heurtant un couple qui s'embrassait. Puis il se faufila entre deux étals et se perdit dans la foule.

Il voyait les enfants tendre la main vers les croquants aux amandes et les sucettes, et les femmes qui les tiraient en les sermonnant comme sa mère faisait toujours. Une petite musique continuait de se faire entendre derrière le vacarme indistinct. Une chanson qu'il connaissait, il en était sûr, même s'il n'aurait pas su dire laquelle.

Jouant des coudes, il se fraya un chemin. C'était presque impossible de marcher avec tout ce monde, comme si tous les habitants du Biellois s'étaient rassemblés là pour échapper à un désastre. Il n'était pas pressé de retrouver les autres : la façon dont Sebastiano s'était acharné sur ce cerf, et comment Luca l'avait imité, lui avait donné la nausée.

Il vit une sorte de loterie avec un clapier rempli d'animaux, et détourna les yeux. Il vit une rangée de vieux marcaires¹ venus avec leur chaise pliante, qui observaient la scène en silence, le chapeau baissé sur les yeux. Brusquement, il éprouva un élan de nostalgie pour son grand-père. Puis il aperçut le stand de tir.

Ce *même* stand. Et au milieu des rayons de lots à gagner, exactement au centre, un grand koala en peluche. Un jouet, mais qui bougeait. Il remuait la

1. Éleveurs de vaches laitières, qui produisent des fromages et pratiquent la transhumance.

tête et les pattes au rythme de la musique : cette petite musique de tout à l'heure, celle dont il ne voulait pas se souvenir. La musique de Rocky III, *Eye of the Tiger*.

Tout à coup il le reconnut : le même poil blanc et gris, les mêmes yeux tristes en verre. Il avait gardé cette peluche pendant des années sur l'étagère au-dessus de son lit, comme un trophée, comme le but ultime à atteindre. Parce que c'était lui qui l'avait gagnée, en l'arrachant à son frère : il avait suffi d'une seule balle de carabine à air comprimé. Et pendant un instant il s'était cru un champion.

Il tourna les talons et se glissa entre deux étals de fromages. Ce fut alors qu'il remarqua une affichette posée en bas d'un réverbère, un carton jaune annonçant en lettres majuscules : *Gala de la Chanson, dimanche 16 septembre à 21 heures*.

Mais l'heure était passée depuis longtemps, et il n'y prêta pas attention.

La scène était vide, la plupart des gens faisaient encore la queue devant la caisse, et il sous-estima l'avertissement. Les bénévoles, pendant ce temps, touillaient à la louche d'énormes marmites en aluminium. Ils portaient tous le même T-shirt marqué Pro Loco.

Andrea erra sans but jusqu'au moment où il repéra Sebastiano et Luca, vingt mètres devant. Ils faisaient la queue, lisaient le menu écrit au feutre sur un drap. Malgré tout, il n'arrivait pas à leur garder rancune. Il repensa à la façon dont son père, en faisant la grimace, les avait une fois surnommés les « deux desperados ».

« Oh, mais où t'étais passé ? » lui cria Luca.

Andrea lui fit une clé du bras, pliant le coude comme pour l'étrangler. Luca était costaud, il mesurait un mètre soixante, et il lui manquait une dent. Il

croyait qu'un polo Dolce&Gabbana suffisait pour attirer les filles.

« Alors, on bouffe ? » dit Sebastiano.

Ils étaient debout en plein passage, et tout à coup ils avaient faim. Mais à ce moment-là, ils se sentirent observés et se retournèrent vers un petit groupe au loin qui les montrait du doigt. Alors ils se penchèrent sur leurs jeans, leurs T-shirts, leurs chaussures. Et s'aperçurent qu'ils étaient couverts de sang.

« À votre avis, il est mort ? » demanda Luca.

Andrea en perdit instantanément l'appétit.

« Si on allait vérifier ? proposa-t-il.

– Arrêtez ! cria Sebastiano. Il va pas se sauver, Kadhafi ! »

La caisse se rapprochait.

« Andrea, tu veux quoi ?

– Une bière, c'est tout.

– Bon, alors c'est toi qui vas nous chercher une table. »

Des tables, il y en avait une trentaine, longues de cinq ou six mètres, comme pour les mariages d'autrefois. Les gens se serraient, les femmes tenaient les enfants sur leurs genoux. Andrea trouva une place entre deux groupes, empila les assiettes en plastique restées là puis s'assit.

Il examina calmement cet endroit ressurgi du passé.

Une banderole, qu'il n'avait pas vue, tout effilochée et sale, s'étendait au-dessus de la scène dans la brise légère qui descendait du Monte Casto et du Bo. Et la même inscription : *Gala de la Chanson*.

L'orchestre jouait une polka, et des couples de vieux dansaient joue contre joue. Bien serrés, comme pour s'empêcher de tomber, ils tournaient autour de la piste.

La dernière fois qu'ils étaient venus ici en septembre, ils avaient dansé eux aussi. Les mamans et les papas, son frère avec sa cousine, lui avec Marina, et la musique était plus ou moins la même. Marina... ça lui fit un drôle d'effet de repenser à ce nom.

Ce soir-là, elle portait une robe bleu ciel, serrée à la taille, qu'il s'étonna de se rappeler aussi bien.

Il n'avait pas eu de nouvelles d'elle depuis trois ans, depuis la énième fois où il s'était obstiné à l'attendre devant la salle de sport, pour rien, la veille de Noël 2009.

Puis les autres arrivèrent et prirent place à côté de lui. Il déboucha la bouteille avec son briquet, prit une gorgée au goulot.

C'était peut-être la fête ou bien, pour quelque raison obscure, le cerf qui avait ramené son souvenir. Mais ça n'avait plus d'importance.

« Quand est-ce que tu lui demandes la ferme, à ton père ? »

Andrea remarqua quelques bénévoles qui soulevaient un vieil ampli et tentaient de le monter sur la scène. Il se tourna vers Sebastiano.

« Demain, répondit-il.

– Et tu crois qu'il te la donnera ? T'es sûr ? C'est quand même de ton père qu'on parle. »

Son père, maître Caucino, pénaliste et ancien maire de Biella : le genre qui ne s'abaisse à fréquenter les fêtes de village que pendant les campagnes électorales.

« Ça ne lui coûtera rien. Et il déteste cet endroit. »

Sebastiano et Luca mangeaient avec les doigts, parlaient la bouche pleine en imaginant ce qu'ils feraient là-haut, dans cette ferme d'alpage loin de tout sur les pentes du Monte Cucco.

« Ça serait super si ça marchait, non ? » dit Luca.

Andrea finit sa bière et acquiesça.

« À moins que... fit Sebastiano d'un ton distrait, à moins qu'il n'ait l'intention de la faire retaper pour ton frère, pour qu'il revienne plus souvent. »

Andrea changea brutalement d'expression. Ses grands yeux noirs se durcirent jusqu'à ressembler à deux morceaux de charbon.

« Mon frère en a déjà eu assez. Et il n'est pas près de revenir. »

Sebastiano regarda ailleurs, regrettant d'avoir laissé échapper cette phrase. Luca sortit un morceau de papier alu de sa poche et commença à chauffer le hasch avec son briquet. Il jeta un coup d'œil à son portable, déçu : « Même la Daniela, elle m'a pas répondu... »

C'était redevenu une soirée identique à des milliers d'autres.

« À propos, vous l'avez remarquée la fille, là-bas ?

– Où ça ?

– Celle du bar. »

Andrea lança un regard vers le chapiteau, nota une fille aux cheveux verts rasés d'un côté, qui tirait la bière à la pression. Il pensait au chalet d'alpage de Riabella tel qu'il était du temps où son grand-père y montait les bêtes de mai à septembre, et tel qu'il était aujourd'hui : abandonné aux ronces.

Cet endroit-là lui revenait de droit, c'était tout ce qu'il lui restait de son grand-père. Puis il repensa au cerf, au bruit sourd de ses bois qui cognait contre le capot du coffre. Et eux qui l'avaient frappé, frappé sans s'arrêter.

Ils se levèrent en laissant les restes de leur dîner, puis allèrent au bar, où la punkette derrière le comptoir avec son T-shirt Pro Loco les accueillit d'un regard morne.

Ils commandèrent.

Andrea entendit Sebastiano dire à la fille: «Eh, beauté, d'où tu viens?»

La vérité, c'était que ça le rendait triste d'être là. La dernière fois qu'il était venu, il avait dix-huit ans, et aujourd'hui vingt-sept. Et n'avait encore rien réalisé de ce qu'il s'était promis.

La dernière fois, c'était quand ils avaient dansé ensemble, devant ce même orchestre qui jouait en ce moment: quand de but en blanc elle s'était arrêtée de danser et lui avait demandé, avec une pointe de malice, s'il l'accompagnerait faire pipi parce qu'elle avait peur toute seule.

Et il l'avait accompagnée. Dans le petit bois de bouleaux, derrière un tronc renversé. Elle avait baissé sa culotte, s'était accroupie. Et tout ça semblait si loin, et embarrassant, revu avec ses yeux d'aujourd'hui.

Puis Luca l'appela, le tira par sa veste.

«Oh, regardez un peu là-bas...»

À gauche de la scène, où des barrières étaient installées, s'était formée une rangée de femmes, de toutes jeunes filles et même des gamines de l'école primaire donnant la main à leur maman, chacune arborant une cocarde numérotée sur la poitrine.

Certaines, plus agressives en décolleté et mini-jupe, riaient et complotaient. D'autres, moins jeunes, regardaient autour d'elles d'un air égaré, fumaient et s'arrangeaient les cheveux en se passant un petit miroir de poche.

Andrea, Sebastiano et Luca observaient, incrédules, toutes ces femmes rassemblées et vêtues de manière voyante.

Tout à coup, une des filles escalada une barrière sans respecter la file d'attente. Deux mères protestèrent

violemment, d'autres concurrentes se mirent à jouer des coudes pour passer devant. Une petite fille éclata en sanglots. Une quadragénaire qui avait filé ses collants insulta tout le monde.

« Si au moins y en avait une de potable », dit Sebastiano.

Lui, il avait choisi sa proie. Elle s'appelait Mirella.

« C'est pas vrai. Regarde la troisième à partir de la gauche, elle est pas mal », fit Luca.

Les allées et venues s'intensifiaient. On entendit un organisateur crier qu'ils avaient un retard de trois quarts d'heure sur le programme, que la *star* n'était toujours pas là, ajoutant : « On ne peut pas travailler comme ça ! » Arriva un garçon, les écouteurs sur les oreilles, qui alla se placer derrière la table de mixage et la rangée de chaises où avaient été collées des feuilles A4 portant l'inscription *Jury*.

Luca continuait à passer au crible les filles les plus jeunes, les montrait du doigt à Andrea, qui ne voyait là qu'une misérable tentative de transposer ici, à Camandona, l'ambiance des shows télévisés.

Sur les chaises du jury s'installèrent un homme qui était peut-être le buraliste d'Andorno et une femme couverte de bijoux, aux cheveux rouge feu ; il lui sembla la reconnaître parce qu'elle venait de temps en temps à la bibliothèque.

Puis arriva une poignée de journalistes de l'*Eco* et de la *Nuova Provincia*, une caméra de télévision avec un auto-collant *Tg Regione*. Alors quelque chose changea sur le visage des concurrentes, qui se firent plus sérieuses. Les bénévoles accélérèrent le rythme, transportant presque en courant les derniers câbles électriques. Les gens autour baissèrent la voix, indiquant les uns aux autres

la présence de la télévision. Pour finir, deux gamins se mirent devant l'objectif et crièrent « Vas-y Milan ! Merde à la Juve ! » en faisant de vilains gestes avec les mains.

Quelqu'un, en veste à paillettes fuchsia sur un jean et des chaussures de sport, monta sur la scène essayer le micro. Quelqu'un qui ressemblait à quelqu'un d'autre, un sosie de Dieu sait qui.

Luca ne retrouvait pas le nom : « Oh, mais c'est lui ou c'est pas lui ? »

– Moi, je trouve qu'il ressemble à Umberto Smaila... » dit Sebastiano en se mettant à rire.

La clairière se transformait en un parterre bondé, transpirant et impénétrable. Les enfants continuaient de jouer au baby-foot et aux fléchettes. Les vieux regardaient sans ciller, assis sur leur chaise de camping. Et, au-dessus de tout cela, les masses noires et gigantesques des montagnes pesaient, dans un silence immobile et sans fin.

Quand les projecteurs s'éteignirent sans crier gare, une guirlande de néons multicolore qui ressemblait à une décoration de Noël s'alluma sur la scène. Des applaudissements retentirent depuis les cuisines et la piste de danse où ne restaient plus que trois couples qui se tenaient enlacés sans musique.

Le présentateur bondit au milieu de la scène, toussa dans le micro qui sifflait. Il se gratta la tête et déclara ouvert le concours de *la promesse musicale du Biellois*.

« À mon avis, c'est le moment de partir, dit Andrea.

– À mon avis, répondit Sebastiano, faut la savourer jusqu'au bout, cette foire à la tristesse. »

On remercia la municipalité, la province, la fabrique de pâtes, la charcuterie et les autres sponsors qui, *par ces temps, avec la crise...* Un applaudissement spécial fut demandé pour le journal télévisé régional, monté de

Turin pour filmer *la fine fleur de notre terroir*. Enfin, on invita la première concurrente à monter sur scène. Et dans l'obscurité où le public était plongé apparurent les lueurs bleuâtres des portables qui filmaient ou prenaient des photos.

Une gamine grassouillette avec un appareil dentaire, du rouge à lèvres et des taches de rousseur s'empara du micro. Elle dit: «Bonsoir, je suis d'Occhieppo Superiore», et annonça, encouragée avec enthousiasme par ses parents, qu'elle allait chanter *La Solitudine* de Laura Pasini.

Andrea commanda un autre Negroni.

«C'est le dernier, après je me retire.

– Ok, tu regarderas comment va notre copain Kadhafi... lui répondit Sebastiano. S'il est toujours vivant, donne-lui le bonjour de ma part!»

La gamine s'appliqua à chanter de toutes ses forces. Andrea tournait le dos et buvait. Il entendait les cris hystériques des parents, les fausses notes insupportables de cette voix trop jeune, et ça lui suffisait amplement.

Il regarda ses copains: il avait parfois du mal à les comprendre. Sebastiano était en train de raconter sa vie à Mirella, entre deux clients. À un moment, il avait même tiré une photo de Mathias de son portefeuille pour la lui montrer. Luca était toujours absorbé par sa concurrente, celle qu'il avait remarquée tout à l'heure et qu'il rêvait de mettre dans son lit à la fin de la soirée.

Puis *La Solitudine* se termina, il y eut des sifflets et des applaudissements. Le sosie d'Umberto Smaila revint sur scène et dit qu'à présent c'était le tour d'une fille spéciale. Qu'il voulait un instant d'attention, s'il vous plaît!

Andrea fit mine de se lever, posa son verre vide, mit une main sur l'épaule de Sebastiano: «Donne-moi les

clés de la voiture, je fais un saut à Biella et je reviens vous chercher.» Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase que brusquement, comme si les montagnes elles-mêmes s'éboulaient, furent annoncés le prénom et le nom de la concurrente numéro deux.

Alors son sang se glaça.

Marina Bellezza.

Dans le micro qui continuait à siffler, le présentateur ressuscité des années quatre-vingt, à vingt-deux heures passées, dans cette soirée absurde à la fête de Camandona, cria ce nom.

Andrea cessa de respirer.

C'était impossible. Impossible que ce soit *elle*.

Eh bien, chers amis, je sais que vous vous souvenez d'elle haute comme trois pommes dans la dernière publicité d'Aiazzone¹...

Éclats de rire.

C'était en 1994, elle avait quatre ans et déjà un talent fou... Mais elle a grandi maintenant, elle a fait du chemin et... je peux le dire ?

Il s'adressa à quelqu'un en coulisse.

On peut le dire, oui ou non ?

Impatience.

En octobre, nous la verrons en prime time sur BiellaTv 2000!

Impossible à croire.

Il avait pâli, ses yeux s'étaient écarquillés, sa bouche était complètement sèche, les battements de son cœur se propageaient dans tout son corps.

Il ne s'y attendait pas. Il sentait son sang battre avec violence dans ses reins, son estomac, ses tempes.

1. Important fabricant de meubles à Biella, nationalement connu et victime d'une faillite frauduleuse en 2011.

*Canale 19, la chaîne de télévision numérique terrestre!
N'oubliez pas!*

Il n'était pas préparé. Ç'aurait peut-être été différent, il aurait pu trouver une contenance, s'il l'avait croisée dans un bar, à la sortie d'un supermarché, si seulement ça avait pu se passer avant...

Mais pas maintenant, et pas ici.

Marina, accroupie dans le petit bois de bouleaux, là, derrière, sa culotte tendue aux genoux, qui lève la tête et dit: «Andre, t'aurais pas un mouchoir en papier?» Ses chaussettes blanches dans les tennis roses, les incisives un peu écartées, une écorchure au genou. «J'ai parlé de toi dans mon journal ce matin.»

Elle avait treize ans, cette nuit-là, et lui dix-huit. C'était en 2002, ou peut-être 2003. Et sa robe bleu ciel en coton léger était restée gravée dans sa mémoire.

Son sourire, limpide et radieux: comme le torrent Elvo, comme les paillettes d'or qu'on ramasse dans le tamis et qu'on garde ensuite dans de petits flacons. Marina Bellezza. Depuis quand n'avait-il pas réussi à prononcer entièrement son nom?

Elle nous fait l'honneur d'être là ce soir... On y est presque avec l'ampli, non?... de concourir avec les autres, même si, bon... nous le savons tous, la battre sera un exploit!

Andrea se tourna d'un coup vers Mirella, tourna le dos à la scène et s'efforça de contenir son cœur qui galopait. Il interrompit Sebastiano qui continuait à lui raconter sa vie – omettant son arrestation, sa condamnation, son casier judiciaire bien rempli – et demanda un autre Negroni.

Il entendait les hurlements des gens, les mouvements furtifs sur la scène pour installer l'ampli, et il avait peur.

Une peur folle qui lui remuait les sangs. Trois années avaient passé, trois ans : une vie entière, nom de Dieu.

Pourtant, son corps ne mentait pas.

Le moment est venu de l'appeler sur scène... Oui, ou plutôt non ! On me fait signe qu'elle n'est pas prête !

Andrea ne sentait plus ses jambes. Sa mémoire débordait, les digues qu'il avait érigées à grand-peine ne servaient à rien. Brusquement, il revit nettement devant ses yeux, comme s'il était là, le petit immeuble à deux étages avec le portail qui grinçait et le hall sombre où il était si facile de se cacher, la plaquer contre le mur et l'embrasser. Il l'avait vue aller à l'école avec son cartable sur le dos. Puis il l'avait vue exploser, du jour au lendemain. Devenir une jeune fille, consciente de sa beauté, de l'effet terrible qu'elle lui faisait en lui laissant entrevoir le liseré de sa culotte : ici, à Camandona, il y avait neuf ans, quand pour la première fois il s'était aperçu de son existence.

Allons, ne soyez pas avares... Faites-lui un accueil triomphal !

La mémoire d'Andrea continuait à restituer des fragments d'images au hasard, et là, autour de lui, il n'y avait plus personne, plus de date, plus de lieu hormis le silence colossal des montagnes. À part ce bobsleigh rouge qui glissait sur le Prato delle Oche enneigé, en dessous du sanctuaire d'Oropa, et eux deux entassés dedans, empaquetés dans leur combinaison de ski, lancés à la vitesse d'une fusée sur un tapis de cristaux blancs. Ils étaient tombés. Ils s'étaient retournés en bas de la descente. Et lui, cette fois-là, n'avait pas pu se retenir. Parce qu'il faisait froid, que le ciel était blanc et bas, qu'ils étaient en nage, qu'ils étaient seuls.

Ladies and gentlemen... Eh, eh... les maris et les femmes... Les petits-enfants et les grands-parents !

Ils avaient commencé à se voir, en cachette. À faire des choses, dans le noir, au cinéma de Candelo. Et en plein jour, au bord du torrent Cervo, au milieu des fougères. Il s'était inscrit à l'université de Turin mais il rentrait chaque fin de semaine. Elle l'attendait devant le lycée le samedi midi. Et Marina le laissait faire, jusqu'à un certain point. Lui, il était celui de la villa d'en face, celui qui avait du fric, le fils du maire. Et elle, celle qui ne partait jamais en vacances l'été, qui courait les castings pour les catalogues des filatures bielloises... Elle le lui reprochait, d'être riche. Puis, un soir, elle avait décidé de ne plus être vierge.

J'oubliais, nous sommes filmés par la télévision régionale, le Tg Regione!

Pendant que la tension montait en attendant son arrivée, pendant que ce fichu sosie d'Umberto Smaila continuait à déblatérer, Andrea restait le dos tourné, les yeux rivés sur le comptoir, et se rappelait leur première fois. Là-haut, au belvédère. Ils avaient fait l'amour toute la nuit sur la banquette arrière, en décembre, avec les vitres embuées et le chauffage au maximum. Jusqu'au moment où le moteur de la Punto avait calé. Il avait été obligé d'appeler chez lui à six heures du matin pour qu'on vienne les chercher. Il se rappelait la tête de sa mère, son expression en ouvrant la portière, quand Marina, avec une insolence totale, lui avait dit: « Bonjour. J'espère ne pas vous rendre grand-mère. »

Et maintenant, c'est parti! Accueillons-la par un tonnerre d'applaudissements car elle le mérite, notre Bellezza... Elle a passé avec succès les sélections de Cenerentola Rock! ¹

1. Cendrillon Rock.

Mais ça devait finir, c'était logique. Ils s'étaient aimés, battus, haïs, embrassés pendant six ans. Et puis, en 2009, était arrivé ce qui était arrivé. Et ils ne s'étaient plus revus.

Cenerentola Rock, le télécrochet qui verra naître la nouvelle étoile de la chanson italienne... L'émission de BiellaTV 2000! C'est la crise, mes enfants, dans deux mois ça pourrait être la fin du monde, mais nous ne voulons pas cesser de rêver!

Andrea vida son Negroni d'un coup et en commanda un autre. Tous ces gens les mains en l'air à hurler...

Que savaient-ils, *eux*, de Marina?

Les cuisines fermaient, les bénévoles en nage laissaient tomber les marmites et les sacs-poubelle.

Il avait connu beaucoup de femmes mais elle, c'était différent. Le genre de fille qui va jusqu'à te faire penser que tu pourrais l'épouser et la regarder vieillir de l'autre côté du lit.

Elle a été choisie parmi plus de deux mille candidates! Canale 19, la chaîne de télévision numérique terrestre! Cenerentola Rock, la nouvelle émission qui va faire décoller notre chaîne non seulement dans le Piémont, mais aussi en Vénétie et en Lombardie!

Retourne-toi, se dit Andrea, allez.

Il s'accrochait à son verre et ses mains tremblaient.

De toutes ses forces il essayait de rassembler son courage.

Pendant ce temps, tout le monde s'entassait et jouait des coudes pour se rapprocher de la scène. Ils applaudissaient, ils criaient son nom. Filmaient avec leur portable.

Retourne-toi et regarde-la, s'il te plaît.

La peur. La peur est la racine de tout.

Et la voilà qui arrive, dans toute sa splendeur... Même son nom le dit¹!

Retourne-toi et regarde-la, nom de Dieu.
Marinaaaa Bellezzaaaa!

Les lumières s'éteignirent d'un coup.
Pendant une poignée d'instant interminables ce fut le vide.

Une nuit océanique tomba sur ce petit renfoncement entre la Valle Cervo et la Valle Mosso, un silence éternel au fond duquel s'agitaient la queue d'un écureuil, le sabot d'un chevreuil. Au fond de laquelle se prolongeait l'agonie du cerf qu'ils avaient renversé.

Andrea se retourna lentement, presque contre sa volonté. Il commençait à ressentir les effets de l'alcool, son cœur qui accélérât sans frein.

Il eut à peine le temps de déglutir qu'explosa un faisceau de lumière si blanche qu'on aurait dit un canon à neige – la neige odorante du Prato delle Oche – qui effaça tout le reste. Les centaines de personnes qui attendaient n'étaient plus rien, face à cette seule présence imminente, cette seule créature bientôt visible, dans dix secondes, cinq secondes, *la voilà!*

1. *Bellezza* signifie beauté en italien.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© 2013 RCS Libri S.p.A., Milan

© 2014, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Stephen Carroll/Trevillion Images

Cette édition électronique du livre *Marina Bellezza* de Silvia Avallone a été réalisée en décembre 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0500-3)

ISBN ePDF: 979-10-349-0502-7